

Le régime abolitionniste contient le jugement de valeur implicite qu'elle reste malgré tout quelque chose qui implique fondamentalement la désapprobation ou une condamnation morale, voire la compassion. Les femmes prostituées deviennent "victimes". La prostitution reste liée à une notion de délinquance. La prostitution, sous toutes ses formes, est généralement considérée comme une tare de la société. Ce qui inquiète c'est l'attitude timide et parfois contradictoire des pouvoirs publics devant ce comportement qui avilit la femme et l'homme et qui n'honore pas la société dans laquelle ce "métier" est devenu une pratique courante.

Lorsque plusieurs personnes sont rassemblées d'une manière plus ou moins organisée, pour une durée de temps plus ou moins longue, il est nécessaire que le responsable du groupe prenne certaines précautions afin de prévenir le désordre. Visiblement, quand des dizaines de milliers de personnes vivent sur un territoire, il leur faut un code d'usages consacrés ou de précédents écrits pour préparer, limiter, accorder et conduire leurs propres actes. Chaque nation a son projet de société, sa hiérarchie de valeurs, sa vision du monde. Les gouvernants de la société patriarcale ont généralement la charge de mettre en place et de garantir l'organisation rationnelle de l'ordre public dans leur groupe social. Face à la prostitution, faut-il choisir entre la liberté individuelle ou l'intérêt collectif qui privilégierait les "bonnes" mœurs dans la société. Et comment définit-on les bonnes mœurs? Le regard du chercheur ou de la chercheuse n'étant pas neutre, et même s'il ne possède pas non plus la vérité, Welzer-Lang, Barbosa et Mathieu, témoins privilégiés pour décrire ce social, ont très utilement partagé leurs opinions sur cette controverse au cœur du pouvoir patriarcal.

ELIZABETH BISHOP: THE GEOGRAPHY OF GENDER

Marilyn May Lombardi, ed.
Charlottesville: University of Virginia
Press, 1993.

by Nanci White

In her recent collection of critical "revisions" of the life and poetry of Elizabeth Bishop, editor Marilyn May Lombardi has used "the lens of gender" to raise questions and possibilities within Bishop's art that have largely been passed over by previous generations of reviewers. The methodologies employed by the contributors are multiple but all move towards a probing new assessment of Bishop's career and work.

Since her death in 1979 of an aneurysm, Bishop has proven to be a growth industry and it is by no means clear that Bishop would have enjoyed her ascent to the limelight. Born in New England in 1911, she lost her father to Bright's disease when only eight months old and her mother to a mental institution at the age of five. Her maternal grandparents were Nova Scotians who raised her among the whisperings and mutterings characteristic of puritanical minds with grave secrets to hide: not only from the child but from social censure at large. Dissatisfied with this upbringing in the maritime wilds of Canada, Elizabeth's even more proper relatives from back-bay Boston removed her from these noxious surroundings and it is from their restrictive influence that Bishop spent the better part of her life escaping. By the time she reached Vassar, she felt herself homeless and her self-imposed exile that was to lead her to Key West, Mexico and Brazil, lasted almost to the end of her life.

The poet's very early awareness of her inappropriateness, her marginality in a world of unflinching categories, is rendered grotesquely in her juvenile story "The Thumb" (1930). Both Sabrina and her domicile are

obsessively delicate and domestic except for a small disfigurement on her slender left hand: a man's thumb— heavy, hairy and coarse. This preoccupation with the sinister, the deformed and life's mutant outsiders is attributed (by essayists Joanne Diehl, Lorrie Goldensohn, Lee Edelman and Lombardi) to Bishop's somatic, erotic and ethical conundrums. An asthmatic lesbian who enjoyed the liberating effects of alcohol, Bishop was acutely aware of and averse to any system of "polarization, exclusion and subordination," as Lombardi phrases it. This indignation extended to being called a "woman" writer and refusing to publish in "women only" anthologies.

One is reminded of Groucho Marx's famous quip that he would not want to belong to any group that would have him as a member. This distaste for clubbishness led Bishop away from the New York literary world and away from the modern "confessional" style that earmarked most of the contemporary poetry scene. Chameleon-like, she adopted a strategy of subtlety and ambiguity which refused, at some level, to name names. This sleight of "hand" fooled many critics into thinking her writing genteel and decorous, rather than recognizing the very sly and self-aware ironies she expresses, not unlike the sophisticated styles of her precursor in American letters, Emily Dickinson and her acknowledged mentor, Marianne Moore.

The second grouping of essays in the gathering (Thomas Travisano, Bonnie Costello and Judith Merrin) challenges these superficial readings and ferrets out the sardonic and the subversive in her art. Consistent with Bishop's exploitation of language as a trap of fossilized signifieds for the careless observer, is her insistence on ringing the changes of consciousness and playfulness on dominant artistic modes and the classical rhetorical forms of poesy: sonnet, villanelle, ballad and sestina. In art as in life, the more constricting the straight-jacket of the patriarchal Logos, the more creative and astonishing the escape.

The collection concludes with Barbara Page's look at one of Bishop's working diaries and Victoria Harrison and Brett Millier's separate biographical insights into the poet's views on intimacy and relationship, materials the poet was cautious about sharing during her life. It has been said that the price of freedom is eternal vigilance. That Bishop was vigilant and skeptical of the society around her, in which she found herself marooned during her lifetime, there can be little doubt. In many ways, she was a privileged observer: her class, her financial means and her first rate education. But like that other exiled wanderer, Robinson Crusoe, the protagonist of one of her latter poems, her sympathy for the dispossessed and the suffering is heartfelt. And far from despairing about "la condition humaine," she revelled in an ability to encounter, to view steadily and to negotiate its complexities and mutabilities. She especially admired reality's infinite capacity to surprise, a quality she hoped to mirror in her own evaluation of existence: "awful but cheerful."

LA PROSTITUTION FÉMININE À MONTRÉAL 1945-1970

Danielle Lacasse, Montréal, Boréal,
1994

par Françoise Lehouck

Si la recherche historiographique sur la prostitution existe, elle est quand même rare et souvent incomplète et se regroupe sous quatre thèmes qui soulignent sa complexité. La plupart des ouvrages existant couvrent en majorité les années 1850 à 1914 et réduisent la prostitution à trois raisons d'être: atavisme, maladie mentale ou gardienne de l'ordre social.

Selon l'auteure, depuis une

vingtaine d'années, les féministes donnent une explication de ce phénomène basée sur les approches qu'elles privilégient: libérale, radicale et matérialiste. Mais l'analyse historique montre que ces conditions évoluent et se transforment. Cependant la législation ne change que très peu et vise les sanctions et non pas les paramètres légaux de la pratique. Les prostituées sont montrées du doigt comme les responsables de la propagation des maladies vénériennes, pourtant celles-ci sont en baisse dans ce milieu. Elles se font aussi traiter d'ivrognesses et pourtant ce sont les filles de cabaret qui ont cette tendance. Les prostituées trouvent en général difficile de concilier leur métier avec la maternité, elles ont donc beaucoup recours au condom, à la pilule et à l'avortement.

Il existe trois sortes de lupanar: les maisons ouvertes, les maisons semi-closes et les maisons closes, ces dernières étant réservées à une clientèle exclusive où s'y déroule souvent des parties. On entre dans les semi-closes seulement sur référence.

En bordel, les filles sont étroitement surveillées, elles changent cependant souvent de maison à cause de chicanes entre elles et pour voir si elles peuvent trouver mieux. En général des échanges se font entre maisons de même catégorie. Cela permet d'offrir un "approvisionnement" varié aux réguliers. Un médecin passe régulièrement, ce qui évite à une fille contaminée de donner une mauvaise image de la maison et de se faire prendre lors d'une descente policière.

Le sort des filles de cabaret est encore moins enviable. Ces endroits sont généralement insalubres. De plus, contrairement aux lupanars, les filles doivent racoler ce qui augmente les risques de se faire prendre par un policier et de se faire insulter et rejeter parce qu'elle n'est pas assez jolie. D'autre part, leur salaire est très maigre, la fatigue plus grande et une série de proxénètes demandent une

partie de leur salaire. Les filles de rues sont encore plus en danger: aucun contrôle médical, elles doivent constamment se tenir debout (donc maladies telle la pneumonie), aucune protection contre la violence et la police.

Les campagnes de moralité publique ont entraîné la fermeture des bordels et l'augmentation du proxénétisme qui se base sur un rapport de domination et de pouvoir fondés sur le sexe bien différent de la relation tenancière/pensionnaire. Les proxénètes n'ont en général pas beaucoup de filles et ils ont recours à la violence, aux menaces subtiles et aux manipulations diverses comme la dépendance affective, pour obliger celles qui sont souvent leurs concubines à se prostituer. Il existe aussi la "traite des blanches" qui consiste le plus souvent à enlever une jeune fille puis à lui faire subir des sévices corporels pour qu'elle accepte de "faire des clients". Les jeunes filles "fraîches" rapportent beaucoup d'argent et sont revendues rapidement parce qu'elles perdent leur valeur marchande. La guerre est déclarée et, pour contrer la répression policière, les proxénètes vont se cacher derrière les salons de massage et services d'escorte qui se multiplient depuis les années 60. Encore une fois les gains financiers des prostitué(e)s sont très maigres et les maisons sont très difficiles à repérer. Les clients sont difficiles à décrire, en général entre 18 et 26 ans, rarement violents ou cinglés, ils cherchent souvent à échapper à la monotonie de leur couple ou sont de passage dans la ville. Ils sont soit jeunes, célibataires, peu instruits ou diplômés.

La fermeture des bordels à entraîné une baisse de qualité de vie et des conditions de travail des prostituées et une masculinisation des mécanismes de contrôle. Le travail féminin reste moins payé que celui des hommes parce qu'il est moins bien considéré. La prostitution constitue une roue de secours pour toutes femmes, cependant elle n'est pas rentable.

L'enquête Caron a permis de démontrer le lien entre la police, la